"Un ralentissement serait bénéfique"

Autor(en): **Rheinberger, Hans-Jörg / Hafner, Urs**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique**

Band (Jahr): **25 (2013)**

Heft 98

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-554031

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

«Un ralentissement serait bénéfique»

Le cas de figure idéal, où le savoir moderne absorbe le savoir ancien, n'est pas la norme, affirme Hans-Jörg Rheinberger, historien des sciences.

Fernanda Solinger

Les sciences vivent de la réflexion de certains individus et de leurs efforts pour vérifier leurs hypothèses. Mais comme seule la nouveauté compte, nombre de pensées intelligentes restent en friche. Que devient le savoir d'hier?
C'est une question passionnante, une grande interrogation. Le savoir se périme de différentes manières. Dans le cas de figure optimal, le savoir ancien fournit l'outil pour de nouvelles questions. Deuxième possibilité: il est marginalisé, sans avoir été contredit ou falsifié. La majeure partie du savoir qui se constitue sur le plan scientifique finit de la sorte. Ce qui ne signifie pas qu'il soit dénué d'importance, ou ne puisse pas redevenir pertinent. Troisième possibilité: le savoir tombe dans l'oubli, se retrouve hors contexte. A tort, souvent.

En matière de recherche sur le cerveau, certaines discussions actuelles semblent répéter les débats du XIXe, voire du XVIIIe siècle, sans s'y référer pour autant.
Les cycles de mémoire des sciences se raccourcissent. En sciences naturelles, les écrits considérés comme dignes d'être cités ont, au plus, cinq à dix ans; tout ce qui est au-delà n'est plus mentionné, ou alors considéré comme faisant partie du «on sait que ...», ce qui signale que les connaissances anciennes ont été absorbées par les nouvelles. Les sciences connaissent une amnésie, liée à leur discours de l'innovation.

Que prescririez-vous contre cette amnésie?
Il conviendrait d'intégrer dans les sciences, notamment les sciences naturelles, ce qui va de soi dans l'art: le fait qu'elles ont une histoire. Soumettre cette dernière à une réflexion permanente devrait être une composante fondamentale de notre culture. Les sciences humaines et sociales, mais aussi les sciences naturelles devraient avoir mieux conscience du fait qu'elles sont partie intégrante de cette culture. Et par rapport à la cadence effrénée des publications, un certain ralentissement serait bénéfique à toutes les sciences.

> «Les sciences connaissent une amnésie liée à leur discours de l'innovation.»

Sous le régime de l'innovation, la biologie paraît plus productive que la philosophie, dont les réponses ressemblent parfois à celles qu'elle apportait il y a deux mille ans.
Je ne comparerais pas directement les sciences du vivant, qui procèdent de manière empirique, avec la philosophie, qui est une science de la réflexion. L'histoire des sciences humaines montre toutefois qu'ici aussi, on assiste à des renouvellements, par exemple en théorie des médias ou en épistémologie historique, pour ne prendre que le dernier demi-siècle, voire à des «révolutions coperniciennes». Pensons à Kant, qui a renouvelé la philosophie par la critique.

Kant travaillait dans son petit univers de Königsberg. Les grands tournants peuvent-ils aussi venir d'impulsions extérieures?
Prenons l'exemple du projet du génome humain, financé par le Congrès américain. L'objectif fixé par le politique était de déchiffrer le livre de la vie. Or, à leur grande surprise, les scientifiques n'ont trouvé que 20 000 gènes (contre les 100 000 attendus), et un vaste terrain inconnu avec. C'est ainsi qu'est née l'épigénétique. Le résultat non anticipé de la recherche a déplacé le centre du questionnement. Cet exemple prouve qu'il est impossible de tirer une frontière nette entre un renouveau venu de l'intérieur - des scientifiques - et un renouveau venu de l'extérieur - du politique.
Propos recueillis par Urs Hafner

Hans-Jörg Rheinberger est directeur à l'Institut Max Planck d'histoire des sciences et professeur honoraire d'histoire des sciences à l'Université technique de Berlin. Il a étudié la philosophie et la biologie moléculaire. En 2006, il a reçu le Prix Cogito. Hans-Jörg Rheinberger publie aussi des poèmes.